

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville . . . . \$ 4.00

Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA

Edition Hebdomadaire du Journal

LE CANADA

ABONNEMENT

Un An en Ville . . . . \$ 3.00

Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 228

OTTAWA, JEUDI 29 OCTOBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

L'ENCYCLIQUE "RERUM NOVARUM"

L'ACTION DES SOCIÉTÉS PARTICULIÈRES

Les Maîtres et les ouvriers eux-mêmes peuvent aider beaucoup au rapprochement des deux classes par toutes les œuvres propres à soulager l'indigence; sociétés de secours mutuels, institutions diverses ayant pour but de secourir les ouvriers, leurs veuves, leurs orphelins en cas de mort, d'accidents ou d'infirmités; les patronages exerçant leur bienfaisante influence sur les enfants, les adolescents, les grandes personnes. Mais dans ce ordre la première place appartient aux corporations ouvrières, qui d'elles mêmes embrassent à peu près toutes les œuvres.

"Nos ancêtres éprouvèrent longtemps l'heureuse influence de ces corporations; les artisans y trouvaient des avantages inappréciables; les arts y puisaient un nouveau lustre, une nouvelle vie. Aujourd'hui les peuples étant plus cultivés, les mœurs plus policées, les exigences de la vie plus nombreuses, ces corporations sont à adopter ces conditions nouvelles."

"Aussi voyons nous avec grand plaisir se former partout des sociétés de ce genre, soit composées des seuls ouvriers, soit mixtes, réunissant à la fois les ouvriers et les patrons; il est à souhaiter qu'elles accroissent leur nombre et l'efficacité de leur action. Nous voulons exposer ici leur opportunité et leur droit à l'existence, et indiquer comment elles ont à s'organiser et quel doit être leur programme d'action."

"Santant chaque jour la faiblesse de ses forces, l'homme est porté à s'associer à la coopération d'autrui, obéissant à ces maximes des Saints Lettres : 'Mieux vaut être deux ensemble que seul; il s'agit d'avantage de leur société : si l'un tombe, l'autre le soutient. Malheur à qui est seul; il tombe, il n'a personne pour le relever. Le frère, aidé par son frère, est comme un mur de ville forte.' De ce besoin naît la société civile; de là naissent aussi les sociétés particulières."

Ces dernières elles mêmes se forment en vertu du droit naturel, et non pour l'humanité.

"Une loi ne mérite obéissance qu'autant qu'elle est conforme à la droite raison et à la loi éternelle de Dieu."

"Ici se présentent à Notre esprit les ordres, les congrégations et les confréries religieuses de tous genres, aux quels l'autorité de l'Eglise et la piété des fidèles avaient donné naissance; quels furent leurs fruits de salut, l'histoire le dit assez. Au point de vue rationnel, ces sociétés sont fondées dans un but irréaliste, par suite sous le respect du droit naturel; par leur côté religieux, elles ne relèvent que de l'Eglise. Les œuvres publiques ne peuvent s'arroger aucun droit ni sur elles ni sur leur administrations; ils n'ont qu'à les respecter, les protéger et les défendre au besoin. Or nous les voyons, avec douleur, faire tout le contraire. En beaucoup de cas, l'Etat a porté la main sur ces sociétés et a accumulé sur leur égard injustice sur injustice, les assujettissant aux lois civiles, les privant de leur droit de personne morale, les dépouillant de leur biens. Sur ces biens pourtant l'Eglise avait ses droits; chaque membre avait ses droits; les donateurs, qui en avaient fixé la destination, ceux enfin qui en retirent secours et soulagement, avaient les leurs. Ausi déplorons nous amèrement des spoliations si iniques et si funestes: d'autant plus qu'on frappe de proscription les sociétés catholiques dans la mesure où l'on affirme la légalité des sociétés privées; on refuse à des hommes paisibles, qui ne veulent que le bien de tous, ce qu'on accorde si largement à des hommes animés de desseins hostiles contre la religion et contre l'Etat."

"Jamais à aucune autre époque, on ne vit certes tant d'associations de tous genres, surtout d'associations ouvrières. L'on vient beaucoup d'en créer, ou elles tendent, par quelques voies, ce n'est pas ici le lieu de le rechercher. Mais c'est une

Enquête sur le Socialisme EN EUROPE

IX. BELGIQUE. M. ANSEEL et le VOORUIT. Ce n'est guère le lieu ici, à propos de M. Anseel et de son Vooruit, de raconter l'histoire de Jacquemart d'Artevelde et des Gantois du quatorzième siècle. Je ne puis cependant m'empêcher de me rappeler cette histoire, et non pas telle que se la disputent les historiens, depuis Froissart jusqu'à M. Juste mais telle que l'autre jour elle m'est apparue, à Gand, dans l'ombre des petites rues qui séparent le Beffroi de la place du Vendredi.

C'est sur cette place que, certain soir d'été de 1336, Jacquemart d'Artevelde, grand doyen des cinquante-trois métiers de la ville et capitaine des milices, convoqua le peuple de Gand, au son de toutes les cloches du beffroi. De taille moyenne, les cheveux et la barbe blancs, avec deux petits yeux mobiles, qui de temps en temps laissaient transparaître le reflet d'une flamme intérieure, ce gentil homme brasseur d'hydromel sut parler à ses concitoyens comme il fallait leur parler. "Compagnons, leur dit-il, voici que votre misère s'est encore aggravée. Pour répondre aux provocations du comte d'Artois et du roi de France, qui sont vos maîtres, personne ne sait pourquoi, le roi d'Angleterre vient d'interdire aux draps flamands l'entrée de son royaume. C'est votre ruine assurée, si vous ne consentez pas à vous charger vous mêmes de votre salut. Mais il vous suffira, pour vous sauver, d'un peu de courage et de bonne volonté. Unissez vous, n'ayez souci que de votre intérêt, et prenez dans vos mains le gouvernement d'votre pays."

Les Gantois obéirent à Artevelde. Ils le nommèrent leur ruwaard, gardien de leur repos: et pendant huit ans il n'eut pas d'autre soin que de le bien garder. Il organisa un parti populaire qui tint en respect toute l'Europe. Les historiens s'étendent sur les détails de sa politique, mais la vérité est qu'il n'aima jamais à s'occuper de politique. Son seul but était d'assurer le bien-être et la prospérité matérielle du peuple flamand. Lorsque les puissants de Flandre, suivant l'expression de Froissart, s'attaquèrent pour aller joindre ses ennemis, il laissa à leur famille la moitié de leurs revenus et faisait entrer l'autre moitié dans le grand Trésor national. En 1345, la veille de sa mort, il put dire sans remontrance à ses compatriotes: "Toute marchandise était perdue en ce pays: je vous la recouvrai. Et après je vous ai gouvernés en si grande paix que vous avez eu toutes choses à volonté; biens, laines, ovins et toute marchandise." Cela n'empêcha point, d'ailleurs, ses compatriotes de le louer; mais, comme dit encore Froissart, pauvres gens l'amourèrent et méchants gens le tuèrent.

Ce sont aussi les pauvres gens qui ont élevé M. Anseel; et comme jadis Artevelde, ils l'ont très haut. Il n'y a pas dans les villes des provinces flamandes un ouvrier qui ne le connaisse, et qui n'ait le fond du cœur rempli de vénération pour lui, aussi bien il n'y a guère un ouvrier qui lui même ne le connaisse par son nom et avec lequel il n'ait plus d'une fois triqué. Depuis quinze ans, il ne s'est pas arrêté un seul jour de travailler au succès de l'idée socialiste, pas la parole et pas l'action. C'est un homme jeune encore, de taille moyenne, avec une barbe et des cheveux blancs, et deux petits yeux mobiles qui, de temps à autre, laissent transparaître le reflet d'une flamme intérieure. A demi bourgeois, à demi prolétaire, il sait parler aux ouvriers comme il faut leur parler. En flamand comme en français, ses images ont une netteté, une justesse, une chaleur singulières. Et le parti qu'il a organisé est aujourd'hui si puissant, qu'il tient en respect les forces coalisées de l'Eglise, de la royauté et du capital.

C'est que M. Anseel est par essence un organisateur. Du jour où, errant dans les rues de Londres,

en quête d'un emploi, il entendit par hasard une conférence socialiste et fut converti, il n'a point cessé de songer aux moyens pratiques d'arriver pour la lutte les ouvriers de pays. Et comme, au contraire de Marx dont il se croit le disciple, il répugne d'instinct à la politique et aux crises révolutionnaires, il a su concevoir et réaliser un admirable système de réforme pratique, où l'amélioration du sort présent des ouvriers marche le pair avec l'active préparation de leur triomphe futur.

On a souvent décrit le Vooruit, ce grand ensemble de consommation et de production coopératives qu'il est parvenu à fonder, sans autres ressources au début que l'apport de quelques pauvres gens. Au contraire des Trade's Unions d'Angleterre, où seuls peuvent entrer les ouvriers riches, le Vooruit est une œuvre toute démocratique: elle est entièrement fondée sur les revenus d'une boulangerie, qui fabrique le pain au plus juste prix, et le vend quelques centimes plus cher que le prix de revient. Toutes les semaines, les ouvriers paient d'avance leur pain; ou calcule, la semaine finie, ce que le pain a coûté à produire, et le surplus de l'argent versé constitue un bénéfice que les ouvriers se partagent, en proportion de la quantité de pain qu'ils ont pris. Mais c'est un bénéfice qui ne leur est point rendu en argent; il leur donne droit seulement à s'approprier au Vooruit de toutes les marchandises dont ils peuvent avoir besoin, viande, beurre, bière, cigares, vêtements, chaussures, etc., etc., le tout fabriqué ou acheté sur les fonds mêmes de la caisse du Vooruit, c'est à dire au plus juste prix, et sans que nul patron intervienne entre les producteurs et les consommateurs.

Tout cela, réalisé déjà une façon d'organisation socialiste, d'autant plus que le Vooruit se charge de nourrir gratuitement les ouvriers malades, les veuves et les orphelins. Les ouvriers qu'il emploie n'ont jamais à travailler plus de neuf heures: ils sont mieux payés que les ouvriers des meilleures fabriques appartenant à des particuliers. Et non seulement le Vooruit est en soi un petit état socialiste; il agit au dehors, par le fait même de sa terrible concurrence, pour faire baisser le prix des vivres, améliorer en mille manières la condition matérielle des ouvriers gantois.

M. Anseel, qui a eu le mérite d'organiser cet ensemble, n'en est pourtant pas l'inventeur. La Belgique, de tout temps, a été la patrie de la coopération: à Grand comme partout, les Sociétés coopératives existaient bien avant que M. Anseel ne créât le modèle du genre. Encore le Vooruit lui-même se trouve-t-il aujourd'hui dépassé, en tant que Société centrale coopérative, par la Société de Bruxelles, par exemple, constituée plus tard et avec divers détails plus parfaits.

Mais ce qui n'a toujours négligé de remarquer, et ce qui est le véritable mérite de l'œuvre de M. Anseel, c'est que le Vooruit, en même temps qu'il est destiné à améliorer la situation présente des ouvriers, sert aussi à la propagande et au développement des idées socialistes. Là est son but essentiel. Le Vooruit ne doit pas seulement contribuer à faire vivre le Vooruit, à mourir de frans et avec plus de bien-être; il doit encore et surtout éveiller, entretenir en lui le sentiment de ses droits et lui donner un jour le moyen de les faire valoir. En même temps qu'il est une école, l'arsenal aussi d'une armée nouvelle.

Inutile de dire que cette organisation morale repose uniquement, comme l'organisation matérielle, sur les recettes de la boulangerie. C'est un pain socialiste que M. Anseel fait manger aux ouvriers gantois. Une partie des bénéfices est prélevée au profit de la caisse du Vooruit, et ainsi se forme peu à peu un fonds de propagande, un trésor sagement entretenu, précieux aujourd'hui pour la résistance comme il le sera demain pour l'attaque. C'est avec cet argent que s'imprime le journal socialiste flamand, le Vooruit, une petite feuille de deux centimes, toute de renseignements sur les progrès du parti, de conseils pratiques, de simples et saillants

exposés de la doctrine socialiste; c'est avec cet argent que s'impriment d'innombrables brochures en flamand, et en français, des romans populaires et des pamphlets et des manuels d'histoire, toujours expressément destinés à répandre et à encourager parmi les ouvriers le désir de la lutte. C'est l'argent du Vooruit qui permet aux ouvriers de faire durer les grèves jusqu'à ce qu'ils aient obtenu des patrons les concessions qu'ils réclament.

Et c'est encore cet argent qui a servi à construire la citadelle du socialisme flamand, dans la rue au centre de Gand, tout près de la place du Vendredi où s'élève la statue d'Artevelde. Impossible d'imaginer un lieu plus approprié à sa destination: tout s'y trouve de ce qui peut contribuer à unir et à organiser les forces du parti. Au rez de chaussée, un vaste café, une belle salle très claire, décorée de vives couleurs, avec une foule de devises héroïques, se déroulant sur les murs. La bière qu'on y débite est la meilleure de la ville; on peut y déjeuner, y dîner, pour le plus juste prix; seul l'alcool y est interdit. Et cela n'empêche pas les tables de ce café d'être envahies tous les soirs, et il n'y a pas à Grand l'estaminet qui, le dimanche, soit plus fréquenté. Aux étages supérieurs, ce sont de grandes et de petites salles où toutes les semaines les ouvriers se réunissent; chaque corporation a son jour spécial; le temps en temps, M. Anseel, ou quelqu'un de ses amis, fait une conférence; d'autres fois, le Vooruit donne des fêtes, des concerts, des bals pour les jeunes ouvriers et des bals pour les enfants.

Ainsi la maison du Vooruit attire peu à peu tous les ouvriers gantois; elle devient pour eux comme un second foyer, un foyer plus orné et plus chaud, où ils peuvent plus commodément se reposer des fatigues de leur tâche. Et la maison du Vooruit, sans même qu'ils s'en aperçoivent, les ramène au cœur du socialisme: car elle est, cette maison, tout imprégnée de l'âme de M. Anseel, et aucun de ceux qui y pénètrent ne saurait échapper à son influence. A toute heure du jour, dans les salles du haut et dans les cours et dans les magasins, on voit passer, le chapeau de feutre mou sur l'oreille, ce petit homme souriant qui connaît tout le monde, qui appelle chacun par son prénom, et qui devant le premier coup de qu'à chacun il faut dire. C'est dans son accent personnel il est le véritable secret de sa force. On l'a bien vu récemment, lorsque le parti catholique, pour nuire au Vooruit, a créé une société du même genre, mais offrant aux ouvriers des bénéfices supérieurs et payés en argent: l'immense majorité des ouvriers du Vooruit a refusé les avantages qu'on lui proposait pour rester avec M. Anseel. C'est bien une armée socialiste qui se trouve aujourd'hui constituée à Gand; l'idée socialiste est désormais aussi précieuse aux prolétaires gantois que le pain qu'ils mangent.

T. DE WYZEWA.

Le Progres de l'Hygiene

Paris, Oct. 1891.

J'ai souvent constaté les progrès de l'hygiène; je ne les trouve pas encore suffisants.

L'hygiène, autrefois considérée comme une science accessoire, est devenue une science cultivée pour elle même par des savants de premier ordre. Il n'y a, pour s'en vanter, qu'à lire les comptes rendus du congrès d'hygiène qui a eu lieu récemment à Londres.

Je reconnais aussi que le corps médical ne se contente plus, comme autrefois, de donner de temps à autre quelques conseils hygiéniques. Il comprend de plus en plus que sa mission est autant de prévenir les maladies que de les guérir. J'ai, j'en suis sûr, que les médecins cantonnent, quand nous aurons le bon esprit d'en avoir, se préoccupent avant tout de répandre les saines idées hygiéniques. Ils seront guidés dans cette voie par l'administration qui, après un très long sommeil, a enfin compris qu'un des plus grands services à nous rendre, était de nous débarrasser de celles de nos maladies qui proviennent uniquement de l'ignorance et de l'insouciance.

On a créé, au ministère de l'intérieur, une direction de l'assistance publique et de l'hygiène qui, sous l'impulsion d'un chef habile, M. Henri Monod, rend déjà les plus grands services. A côté de la direction, on a placé un conseil supérieur de l'assistance publique, qui prépare les projets de lois et de règlements. Je signale aussi l'importance croissante du comité consultatif d'hygiène de France. Ce comité a réussi, à plusieurs reprises, à nous épargner l'invasion des épidémies venant nous assaillir du dehors, et de celles qui nées en France, auraient contaminé de vastes contrées sans les mesures énergiques employées pour les localiser et pour les étendre. Je ne crois pas exagérer en disant que nous avons échappé au choléra, grâce à M. Brouardel, à M. Proust et à leurs collègues; et que les ravages de la fièvre typhoïde ont été considérablement diminués. Il faut leur en être reconnaissants. Je ne puis me dispenser, pendant que je parle des services rendus, de rendre justice aux diverses commissions des logements insalubres. Celle de Paris, vient, à l'heure qu'il est, de

Le CLIMAT des BERRUARDS chez vous! L'EMULSION SCOTT d'Huile de FOIE de MORUE. Aux Hypophosphites de Chaux et de Soude. Je l'appelle souvent le climat de Berruards en France et j'ai guéri un grand nombre de PHTHISIES. TOUX et REPRODUCTION.

ors le nom du pro... se devait cette peti... Michel Delande... au métier que ce... ut ou exerce avant... mystère! C'était... citaine, qui don... à jamais d'expli...

Continuer

CURE FOR... Curade la touse... tous les phar... MPTIUM

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE